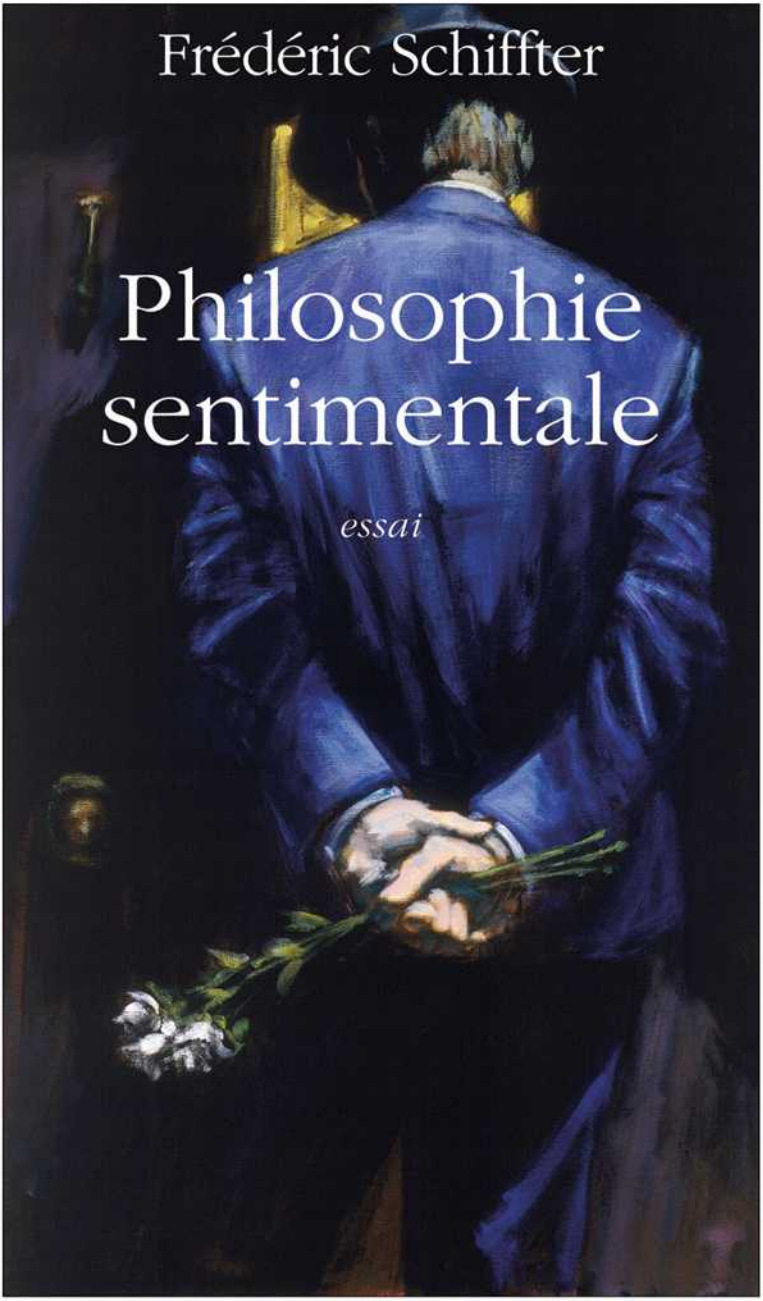

Frédéric Schiffter

Philosophie sentimentale

essai

Flammarion

Extrait de la publication

Frédéric Schiffter

Philosophie sentimentale

Un philosophe peut m'instruire ou m'éclairer, mais son œuvre n'exerce sur moi aucun charme si en filigrane de ses concepts, de ses thèses, de ses arguments, je ne perçois pas le récit d'un chagrin personnel. Sous le masque du cérébral, j'aime deviner l'orphelin, l'amoureux, l'abandonné, le déclassé, le décalé – l'« animal malade ».

Les auteurs que je cite dans ces pages, en exergue de chaque chapitre, n'appartiennent pas à une même sensibilité intellectuelle ou littéraire. Si, cependant, leurs pensées m'accompagnent depuis longtemps et me reviennent à l'esprit comme des refrains, sans doute est-ce parce que j'y entends une semblable tonalité mélancolique.

Que j'aie à m'en féliciter ou à m'en blâmer, c'est à Schopenhauer, mais aussi à Nietzsche, Pessoa, Proust, l'Ecclésiaste, Chamfort, Montaigne, Freud, Rosset, Ortega y Gasset, que je dois ma vocation de philosophe sentimental.

F.S.

10-IX P Création Studio Flammarion

© 2010 Fabian Perez, all rights reserved by the artist
For additional Information on the Artist Fabian Perez
arthurbane@mac.com - www.fabianperezllc.com
Contact : Fabian Perez Art Publishing LLC - Tel : 310 205 0555

Flammarion

Extrait de la publication

Philosophie sentimentale

Extrait de la publication

Du même auteur

Délectations moroses, Le Dilettante, 2009.
Le Bluff éthique, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2009.
Traité du cafard, Finitude, 2007.
Le Philosophe sans qualités, Flammarion, 2006.
Petite Philosophie du surf, Milan, 2005.
Le Plafond de Montaigne, Milan, 2004.
Métaphysique du frimeur, Milan 2003.
Pensées d'un philosophe sous Prozac, Milan, 2002.
Sur le blabla et le chichi des philosophes, PUF, 2001.
Guy Debord, l'atrabilaire, PUF, 1999 et 2004.

Extrait de la publication

Frédéric Schiffter

Philosophie sentimentale

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, Paris, 2010
ISBN : 978-2-0812-3615-8

Extrait de la publication

Préface

« Le malheur veut qu'une fois lucide, on le devienne toujours davantage : nul moyen de tricher ou de reculer. »

Cioran

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pierre Hadot distingue deux catégories de philosophes : les faux et les vrais. Ou, plutôt, les académiciens et les praticiens. Les premiers : les professeurs et les chercheurs ; les seconds : les maîtres de vie. Au fondement de ce distinguo gît l'idée selon laquelle la philosophie, telle que la concevaient les Anciens, consistait non pas à passer des heures et des heures le nez dans des textes et à pérorer en chaire, mais « à se transformer soi-même » grâce à des « exercices spirituels ». De même que l'athlète s'entraîne à la course, tonifie et accroît sa masse musculaire, observe un régime alimentaire pauvre en graisse et une hygiène de vie austère dans le but d'affronter toutes sortes de compétitions, le philosophe se forgerait une âme à toutes les épreuves de l'existence pour peu qu'il s'adonnât chaque jour à une gymnastique de l'esprit – avec, au programme, la concentration sur l'instant présent, la visualisation du tout

Extrait de la publication

du monde, les examens de conscience, un tri sélectif et avisé de ses désirs, la résistance flegmatique aux passions hostiles de ses semblables.

Autant n'ai-je rien à reprocher aux universitaires qui se contentent d'enseigner avec compétence ce qu'ils savent, autant je me braque contre certains d'entre eux qui se recyclent dans le commerce de sagesses – faisant accroire à un public semi-cultivé en quête de supplément d'âme qu'ils détiennent les recettes d'une vie heureuse et réussie.

Sans revenir à mes arguments déroulés dans *Le Bluff éthique*, je rappellerai simplement que s'il est exact que notre corps peut s'affûter et se fortifier par une constante activité sportive, notre psychisme, mélasse de drames, de remords, de regrets, de hantises, de déceptions, de blessures, d'humiliations, d'échecs, etc., demeure le même. Nulle ascèse, nul travail de nous-mêmes sur nous-mêmes, comme disent encore les prêcheurs de la vie bonne, ne donnera forme à cette pesante et inerte matière première. Nous pouvons bien nous instruire en tel ou tel domaine, élever notre niveau en mathématiques, perfectionner notre orthographe, étendre nos connaissances en physique quantique ou en langues orientales. Purement intellectuelles, ces formations ne demandent rien d'autre que de la compréhension, de la mémoire, de l'opiniâtreté.

Extrait de la publication

Purement psychologiques, les apprentissages de la sagesse devraient reposer sur la force conjointe de la raison et de la volonté. Or pareille conjonction est une fiction, une invention de philosophes. Une blague. Une escroquerie. Sans doute la raison nous ordonne-t-elle de cesser le tabac ou l'alcool. Reste une volonté de fer pour nous en tenir avec efficacité à notre décret. Or, la volonté ne peut rien contre la *névrose* qui nous incite au tabagisme ou à l'alcoolisme. Et, à supposer que nous ne fumions ni ne buvions plus, ce sera uniquement à cause de la phobie de tomber malade et non à cause de notre « ferme résolution », comme dirait Descartes, inspirée par notre bon sens – sans compter que nous nous assujettirons sans tarder à une autre addiction. Partant, nous ne nous gouvernons pas. Nulle méditation accompagnée de la décision de nous changer ne transfigureront notre caractère, c'est-à-dire les plis pris par notre âme depuis notre naissance et inscrits en elle comme de profondes scarifications. Tels qu'en nous-mêmes la vie nous fige et l'âge nous ossifie. Quant au bonheur, comme l'indique l'étymologie, il nous tombe dessus comme le malheur. Il est une factualité. Nul mortel n'est une providence pour lui-même. Stoïciens, épicuriens, spinozistes, et d'autres, se montrent plus superstitieux que le vulgaire à qui ils reprochent d'en appeler aux

Extrait de la publication

dieux afin qu'ils lui accordent la félicité. Au contraire du malheur, le bonheur ne laisse pas de traces mais des souvenirs qui viennent nous seriner la complainte des regrets. La sagesse relève de la croyance. Les exercices spirituels dont parle Pierre Hadot font songer à des gesticulations magiques. Au fondement de ces simagrées, le désir de conjurer la peur invincible de mourir et de perdre ceux que l'on aime.

Souvent mes lecteurs me jugent non seulement sombre mais *négatif*. Ils me suspectent de prendre un plaisir vicieux à dénigrer la vie – laquelle, à les entendre, serait, malgré tout, belle et joyeuse. Une amie me dit un jour que je lui rappelais ce marquis de Ximenez qu'évoque Chamfort à travers le témoignage de Monsieur d'Autrep : « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : "Ah ! La vilaine bête !" » Il est vrai qu'il y a en moi un mécontent. Depuis l'enfance je me tiens à distance des gens de bonne humeur. Toute liesse me fait injure. Je regarde avec dédain les enthousiastes, les partants, les motivés. Avec une certaine crainte, aussi. Les optimistes excellent à remplir les bagnes et les cimetières. Cela signifie-t-il que je n'aime pas les gens qui aiment la vie ? Je fuis les inconscients qui ne veulent pas voir qu'ils ne jouissent que d'une existence conditionnelle

Extrait de la publication

et que la mort est indifférente à leur amour de la vie.

À l'université, mes professeurs me traitaient de dilettante, estimant dommageable pour mon intelligence de cultiver la paresse. Je plaidais coupable. Je n'ai jamais eu d'amour, mais simplement du goût, pour la philosophie. Je me suis prêté à elle sans jamais m'y donner. Je potassais les auteurs officiels rarement avec plaisir, mais me délectais de ces penseurs hors cadre, casseurs d'idéaux et de valeurs, rangés dans la rubrique « littérature », que l'on appelle les « moralistes ». Ayant appris très tôt à penser dans leurs livres, je tiens depuis que philosopher ne consiste pas à enseigner à vivre ou à mourir, encore moins à nous consoler de notre finitude, mais à examiner la pertinence de notions tenues pour évidentes, à démystifier des foutaises ronflantes, à mettre un nez rouge aux idoles. En m'adonnant à ces exercices de lucidité, je ne vis pas mieux : je me divertis un peu.

L'idée sous forme brève plaît. Nombre de gens, à l'adolescence et même plus tard, éprouvent de l'attrait pour les maximes, les sentences, les pensées. Preuve en est le succès des recueils de citations. On en comprend la raison. Dans un même volume se côtoient une foultitude d'auteurs plus ou moins célèbres que l'on n'a en règle générale pas lus, mais qui, là, d'un

Extrait de la publication

mot, d'un paradoxe, d'une remarque, d'un trait d'humour, d'un sarcasme, d'une pointe tirés de leurs œuvres respectives, comblent l'esprit. Souvent l'amateur constitue pour soi-même, dans un cahier, un florilège plus sélectif que l'original. En recopiant tel ou tel propos, tout se passe comme s'il cherchait à participer non tant de la pensée de celui qui en est l'auteur, que de son talent d'expression. Séduit, le « recopieur » réagit davantage en écrivain qu'en philosophe. Pour le philosophe, disait Jean-François Revel, « une idée vaut d'être lue parce qu'elle est bonne », alors que pour l'écrivain « une idée est bonne parce qu'elle vaut d'être lue ». Revanche de la formule sur le traité.

Ni recueil de citations ni traité, le présent ouvrage est un essai de réflexions, tantôt personnelles, tantôt « didactiques », inspirées par dix aphorismes empruntés à des penseurs et des écrivains qui m'ont marqué : l'Ecclésiaste, Montaigne, Chamfort, Schopenhauer, Nietzsche, Proust, Pessoa, Freud, Ortega y Gasset, Rosset. D'autres noms, bien sûr, méritaient de figurer parmi ces pages – et certains s'y sont glissés : Lucrèce, Machiavel, Hobbes, Stendhal. Si j'ai préféré m'en tenir à cette dizaine d'auteurs, c'est parce que depuis longtemps leurs pensées m'accompagnent et qu'il m'arrive souvent de les citer dans une discussion ou un

Extrait de la publication

texte. Ici, chacune de leurs phrases m'a entraîné à méditer, digresser ou divaguer autour du loisir, de la mélancolie et du deuil, de l'ennui et du plaisir esthétique, de l'admiration pour les maîtres, du chaos, de la vie sociale, de la violence morale, de l'illusion de la sagesse, de l'amour – autant de thèmes propres à un « voluptueux inquiet », selon une formule de Jean Salem. Peut-être qu'en passant d'une citation à l'autre, le lecteur ne verra pas un réel changement de chapitre. Rien d'étonnant puisqu'il s'agit d'un décalogue sentimental.

Extrait de la publication

Extrait de la publication